



n°26, août 2010

### Raisonner sur le « terrorisme par les textes »

Alain Bauer et François-Bernard Huygue

*Les terroristes disent toujours ce qu'ils vont faire.*

*Terrorisme et révolution par les textes*

Paris, PUF, 2010, 355 pages

« Quand on entre dans une église, on enlève son chapeau mais pas sa tête. »

G. K. Chesterton

Le terrorisme se pratique couramment, il est encore plus souvent qualifié tel, ce pourquoi il se vend bien comme le prouve la bibliographie de 17 pages du présent ouvrage<sup>1</sup>, bien que l'un des moyens les plus fréquemment pratiqués pour échapper aux psychoses qu'il vise à produire est tout simplement de ne pas en parler. Mais si même les philosophes s'en emparent et prétendent aller à « ses sources<sup>2</sup> », il devient, comme on dit, « incontournable ». Les auteurs de ce livre, respectivement « professeur de criminologie au CNAM, à New York et Beijing, consultant des polices de New York ou Los Angeles » (l'usage du « ou » d'inclusion est un peu bizarre), et chercheur à l'IRIS et « blogger influent », vont aussi aux sources, les textes mentionnés par le sous-titre. Ils savent ce dont ils parlent, par exemple qu'une définition indigène du terrorisme par ses avocats a été donnée en 1879 par Morozov (p. 53) et en 1905 par

---

<sup>1</sup> A y regarder d'un peu plus près, cette bibliographie où l'on reconnaît bien des figures professionnelles d'autorité paraît avoir été établie après coup et sans rapport aux auteurs réellement utilisés. Ceux-ci y figurent tous bien sûr, mais nombre d'autres (rien que dans les premières lettres, Apter, Bonanate, Bouthoul, Braud, Della Porta) semblent mis là comme des cerises sur le gâteau. Mais après tout rien n'empêche de penser qu'ils ont « irrigué » la pensée des auteurs. Et puis la technique de la « liste-Google » s'est tellement répandue que l'on ne va pas chercher des noises superflues.

<sup>2</sup> Par exemple, H. L'Heuillet, *Aux sources du terrorisme. De la petite guerre aux attentats suicides*, Paris, Fayard, 2009.

les *narodniki* russes (p. 18), ou encore ils ne manquent pas de citer l'éloge du banditisme par Bakounine en 1869 (pp. 49-50), ce qui leur permet de se concentrer sur le terrorisme révolutionnaire ou d'extrême gauche (une annexe de quelques pages est consacrée, probablement pour signaler les « aïeux de gauche avant la gauche », aux « tyrannicides et sectaires » en empilant zélotes, monarchomaques, *haschichin*, Ravailac). La définition du terrorisme qu'ils proposent d'après les Hollandais Schmid et Jongman semble irréprochable ; on la reproduira ici dans sa version originale qu'ils citent plutôt que dans la simplification qu'ils en proposent : « une méthode d'action violente répétée inspirant l'anxiété, employée par des acteurs clandestins, individuels ou en groupes ou étatiques, pour des raisons idiosyncratiques [« raisons propres » serait préférable, J. L.], criminelles ou politiques, dans laquelle les cibles directes de la violence ne sont pas les cibles principales. Les victimes humaines immédiates de la violence sont généralement choisies au hasard (cibles d'occasion) ou sélectivement (cibles représentatives ou symboliques) dans une population cible et servent de générateur de message. Les processus de communication basés sur la violence ou sa menace entre les (organisations) terroristes, les victimes (potentielles) et les cibles principales sont utilisés pour manipuler le public, cible principale, en faisant une cible de la terreur, une cible d'exigences, ou une cible d'attention, selon que le premier but est l'intimidation, la coercition, ou la propagande<sup>3</sup> ». Décidément, la lourdeur a parfois du bon. On notera que les cibles militaires, individuelles ou installations, sont exclues. Il n'est pas certain que les auteurs reprennent explicitement cette exclusion dans leur définition simplifiée qui se borne à parler de « cibles symboliques » (p. 26).

Les auteurs ne s'intéressent pas ici aux processus terroristes comme « mise à l'épreuve » de l'Etat, comme l'a fait Dominique Linhart dans son approche des « années de plomb » dans l'article publié dans la *Revue française de science politique* avec Cédric Moreau de Bellaing<sup>4</sup>, ni par conséquent à la « sortie du terrorisme », non plus qu'ils n'accordent une attention spéciale à la rationalité des missions-suicides comme l'a fait Diego Gambetta<sup>5</sup>. Ils tiennent pour acquis que les terroristes sont instrumentalement rationnels, quelque « idiosyncratiques » que soient leurs raisons ultimes, et la notion de « terrorisme altruiste » qu'ils reproduisent est bien venue malgré les problèmes qu'elle peut poser à une théorie normative des choix rationnels. Leur propos est plutôt de nature « préventive ». Il vise à montrer par cette « anthologie dont se nourrit l'action armée » que les actions terroristes sont contenues

---

<sup>3</sup> A. P. Schmid et A. J. Jongman, *Political Terrorism*, Amsterdam, North-Holland Publishing, 1988. J'ai légèrement modifié la traduction proposée pp. 25-26.

<sup>4</sup> D. Linhardt et C. Moreau de Bellaing, « Légitime violence ? Enquêtes sur la réalité de l'Etat démocratique », *Revue française de science politique*, 55 (2), 2005, pp. 269-298, notamment pp. 289-296. Voir aussi D. Linhardt, *La Force de l'Etat en démocratie. La république fédérale d'Allemagne à l'épreuve de la guérilla urbaine, 1967-1982*, thèse de sociologie, Ecole des Mines de Paris, 2004.

<sup>5</sup> D. Gambetta (ed.), *Making Sense of Suicide Missions*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

dans les intentions et idées justificatrices de leurs auteurs, ce qu'ils font en trois chapitres de longueur très inégale : « Les Ancêtres » (57 pages) va de l'attentat de la rue Saint-Nicaise en 1800 contre Bonaparte, la Charbonnerie de 1809 à 1848 (ici, l'on peut douter que Blanqui, qui fut un temps *carbonaro*, puisse être embarqué dans les textes terroristes ou porteurs de terrorisme au sens de Schmid et Jongman), différents courants anarchistes (la part belle est faite à Bakounine et Kropotkine, mais attention, nous prêchera-t-on plus tard : « on peut être anarchiste sans être terroriste » [p. 293], soulagement<sup>6</sup>), à Gorgulov en 1934. « Euroterrorismes » (175 pages) est à peu près entièrement consacré aux années 1968 à 1980. A beaucoup d'égards, ce chapitre peut être lu comme une réaction peu bienveillante aux débauches de sympathie sentimentale qui ont accompagné en 2008 le quarantième anniversaire de cet événement historique, les plus fréquentes occurrences dans l'« index sélectif » étant « Action directe », « Andreas Baader », « Brigades rouges », « Carlos », « Gauche prolétarienne », « Ulrike Meinhof », « Antonio Negri », côté victimes « Aldo Moro » et côté sources, plutôt académiques, « Christophe Bourseiller ». Enfin, « Années 1990 » (25 pages) est moins une enquête proprement dite, sauf peut-être au sens policier du terme, qu'une rapide mise à jour, sorte de pot-pourri de musiques fredonnées plus que visitées (Furet, Raynaud, Bensaïd, Badiou, Zizek, Rancière, Negri). Elle a parfois son utilité : j'y ai tout appris (pp. 282-283) sur les *Black Blocs*, et l'identification de leur « nature affinitaire » et de leur stratégie de l'« essaimage » n'est pas mal vue, même si elle fait un peu « mode » et n'ajoute que peu à ce que disent les intéressés eux-mêmes, qui ont aussi été commentés par Francis Dupuis-Déri de l'université du Québec à Montréal. C'est aussi une conclusion méthodologique ; on y relève des précautions de langage destinées à atténuer le message que le livre envoie pourtant, points sur lesquels on reviendra. Suit une chronologie de 19 pages des années 1968 à 1988, encadrée par l'annexe et la bibliographie déjà mentionnées.

Tout cela a les qualités et les défauts d'une mise en ordre vulgarisatrice d'extraits de textes supposés tous parler du, ou conduire au, terrorisme. En fait, ce n'est pas le cas et c'est à la fois la faiblesse empirique des auteurs et la base de leur raisonnement « théorique », encore un point sur lequel on reviendra. Pour l'instant, notons seulement que cette mise en ordre est

---

<sup>6</sup> L'anarchisme fournit un exemple d'une bibliographie incomplète et peu raisonnée : si les ancêtres comme Elisée Reclus, les anciens comme Daniel Guérin et les spécialistes comme Jean Maitron sont cités, ainsi que les récents F. Lavignette, *La Bande à Bonnot à travers la presse de l'époque*, Lyon, Fage, 2008 (le titre est ici réduit aux quatre premiers mots) et A. Steiner, *Les En-dehors : anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Epoque »*, Montreuil, L'Echappée, 2008, en revanche C. Beudet, *Les Milieux libres : vivre en anarchiste à la Belle Epoque en France*, Saint-Georges d'Oléron, Les Editions libertaires, 2006, est oublié, tout comme G. Manfredonia, *Anarchisme et changement social : insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2007, et surtout l'importante thèse d'histoire de V. Bouhey, *Les Anarchistes contre la République : contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

quelque peu hâtive à en juger par le peu de soin mis à en établir le texte, les notes de bas de page et l'index où les fautes d'orthographe abondent, avec parfois des constructions grammaticales fantaisistes. Si, au dire des auteurs, l'idée de l'ouvrage leur « trottait dans la tête depuis quelques années » (p. V), sa réalisation s'est mise à galoper jusqu'à prendre le mors aux dents. Sont passés en revue textes de base (Laqueur et Chaliand sont très sollicités et leur apport scrupuleusement mentionné bien qu'ils ne figurent pas dans l'index, de même que Luigi Bonanate) et documents que les auteurs connaissent bien et ont médités et qui, sans rien apprendre aux spécialistes, ont le mérite de rafraîchir des figures un peu passées (Monsieur Pouget, Monatte, Francis de Pressensé) ou aujourd'hui connues à d'autres titres (Serge July, Hans Magnus Enzenberger). Comme aucune indication, ou si peu, n'est donnée sur la constitution du corpus de textes cités ni sur la méthode de leur interprétation (on prendra avec un grain de sel la prétention de nous apprendre « comment [...] s'élabore un corpus idéologique, [et] comment il est interprété »), il faut donc donner un blanc-seing aux auteurs. Si le rédacteur de la recension est porté à leur faire quand même quelque crédit (et il y faut de la vertu, étant donnée la nature de quelques ouvrages que l'un d'entre eux au moins, dont le titre de « président du Conseil supérieur de la formation et de la recherche stratégique » [CSFRS]<sup>7</sup>, acquis après la publication du présent livre, est fréquemment cité, a produits<sup>8</sup>), c'est parce qu'ils ne parlent pratiquement pas ici, ou si peu, de ce qu'ils ne connaissent pas, bien qu'ils annoncent d'entrée de jeu que le déclencheur du livre fut « l'incroyable faute » qu'a été « l'absence d'analyse des textes fondateurs de ce que le gouvernement américain a nommé Al-Qaida » (p. V) : le terrorisme « islamiste » qui occupe tant les esprits que l'on a fini par croire qu'il n'y avait plus que lui à être digne d'attention et par identifier « islamisme radical » à « terrorisme » – ce qui, du point de vue du présent commentateur, est injustifié, ne serait-ce que parce que bien des « islamistes radicaux » (mot qui demanderait quelques pages d'élucidation) ne sont pas des terroristes et que bien des terroristes musulmans ne sont pas des islamistes radicaux, mais en partie explicable par le fait que cette hydre à cent têtes a fait bien plus de victimes que le terrorisme raconté dans ce livre (et bien moins que la seule guerre Irak-Iran pour ne pas mentionner la guerre du Congo-Rwanda si l'on s'aventure dans la comptabilité macabre). En

---

<sup>7</sup> Le CSFRS est le résultat de la réunion de l'Institut d'études et de recherches pour la sécurité des entreprises et du Centre des hautes études de l'armement.

<sup>8</sup> Le « Que sais-je ? » de A. Bauer et X. Raufer, *Violences et insécurité urbaines*, Paris, PUF, 1998, ignore délibérément à peu près toutes les sciences sociales françaises et internationales pour construire une chronologie *ad hoc* selon laquelle, comme par hasard, la délinquance aurait augmenté en France à partir de l'année 1982, moment où les effets de la gauche au pouvoir sont présumés se faire sentir. Que la délinquance soit en France comme à peu près partout ailleurs à la même époque le produit de la disponibilité de biens de consommation, essentiellement voitures et chéquiers (voir sur cette évolution la contribution de M. Cusson à J. Baechler, F. Chazel et R. Kamrane [dir.], *L'Acteur et ses raisons. Mélanges en l'honneur de Raymond Boudon*, Paris, PUF, 2000), et qu'en bref elle commença son envolée au temps du gaullisme ne semblent pas effleurer les auteurs déjà occupés à construire leur récit politique personnel. Voir aussi la note suivante.

fait, l'un des auteurs au moins le connaît<sup>9</sup>, mais ils n'en connaissent pas l'issue et pensent donc que leur argument sera plus convaincant s'ils parlent de processus dont on connaît celle-ci. Nous verrons plus bas ce qu'en vaut l'aune.

Ce qui justifie surtout la présente chronique est la thèse apparemment ambiguë qui l'anime. Fondamentalement, elle évoque, en moins soigné et surtout en moins complet, la thèse d'Augustin Cochin que François Furet tira de l'oubli immérité où elle était tombée, à savoir que les idées peuvent être causales ou du moins sont des variables intervenantes inévitables entre les « conditions objectives » et les actions. Les auteurs ne citent surtout Furet que pour son petit livre de 1985 co-signé avec Philippe Raynaud et un pseudonyme<sup>10</sup>. Cochin est cité (p. 40) pour sa notion de « sociétés de pensée », mais précisément ce qui manque est une série d'indications sur les « lieux de sociabilité » analogues à ceux où Cochin décrivit l'éclosion de ces idées. La simple mention, p. 266, des « micro-milieus sociaux » (groupuscule, centre intellectuel, revue, squat...) ne saurait suffire, sauf à inviter la police à ne pas les perdre de vue. « Citer n'est pas jouer », n'est pas Cochin qui veut.

L'ambiguïté provient de ce que les auteurs semblent ne pas choisir clairement entre deux thèses :

1) D'une part, « il est naïf de penser que certains discours sont responsables des actes terroristes par leur seule rhétorique “criminogène” ou par leur idéologie malsaine » (Avant-propos), et, plus vigoureusement encore, « la notion d'un discours criminel en soi et par soi [...] semble douteuse » et « le rapport cause/effet, texte/attentat est souvent douteux », ce qui rend en

---

<sup>9</sup> Plus ou moins bien : A. Bauer et X. Raufer, *La guerre ne fait que commencer*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2002, et *L'Enigme Al-Qaida*, *ibid.*, 2005. Le premier livre, dont le second auteur est présenté comme « professeur de criminologie à la Sorbonne », titre invérifiable, « la Sorbonne » étant divisée en plusieurs universités, est un classique exercice en prédiction catastrophiste sans la grande prudence avec laquelle on doit formuler ce type de conjecture : que le terrorisme transnational soit aujourd'hui un contexte familier et qu'un nouveau monde de la guerre existe avec les « guerres asymétriques » (R. Smith, *The Utility of Force. The Art of War in the Modern World*, Londres, Penguin Books, Allen Lane, 2005, supérieur aux ouvrages cités dans la bibliographie) est peu contestable, même si d'autres futurologistes, plus sérieux qu'ils n'en ont l'air, évaluent très au-dessus du risque de la catastrophe climatique celui d'une « méga-guerre » qui serait aux guerres mondiales du XX<sup>e</sup> siècle ce que furent les guerres napoléoniennes aux « guerres de cabinet » et causerait infiniment plus de dégâts que le terrorisme international (V. Smil, *Global Catastrophes and Trends : the Next Fifty Years*, Cambridge, Mass., MIT Press, 2007). De là à présenter ces réalités présentes ou virtuelles comme l'événement fondateur de l'avenir est contraire à toute prudence scientifique et ne vaut guère mieux que les prophéties d'Antonio Negri ou de Noam Chomsky fondant tout sur un nouvel empire sans centre ou l'extension de l'impérialisme américain. Un détail sur « l'absence d'analyse » américaine : les Israéliens, eux, étaient parfaitement informés (l'auteur de ces lignes se souvient avoir entendu à Princeton en 2004 une analyse détaillée et éclairante du site d'Al-Qaida par un Israélien qui le suivait depuis plusieurs années et qui soutenait, à peu près comme les auteurs, qu'Al-Qaida dit toujours la vérité sur ce qu'il veut faire, il y a là plus qu'une nuance). L'ignorance américaine témoigne soit de l'indifférence des administrations Clinton et Bush aux messages israéliens (autant pour la soi-disant « pénétration complète » des bureaucraties américaines par Israël et ses cris d'alarme), soit du peu de poids donné à Al-Qaida par les Israéliens eux-mêmes. Les spécialistes jugeront. Sur les textes d'Al-Qaida en français, la base est G. Kepel (dir.), *Al-Qaida dans le texte*, Paris, PUF, 2005. Depuis, les bons travaux en anglais se sont multipliés.

<sup>10</sup> F. Furet, A. Liniers et P. Raynaud, *Terrorisme et démocratie*, Paris, Fayard, 1985.

général la censure grotesquement excessive et contre-productive (p. 290). D'où les précautions du chapitre III, qui ressemblent parfois à une défense préalable contre une accusation de diffamation ou pire, de dénonciation : ainsi, « au moment où nous écrivons, la justice n'a démontré ni la responsabilité des faits » (dans l'affaire de Tarnac qui vit un groupe vivant dans une commune de Corrèze accusé de sabotage de caténares de la SNCF en novembre 2008), ce qui oblige à dire que « nul ne peut préjuger de la culpabilité » de son principal animateur Julien Coupat, ni que celui-ci ne soit l'auteur de l'ouvrage *L'insurrection qui vient*, publié par La Fabrique en 2007, ce qu'il nie, tout comme son éditeur (p. 286). Alors ? A quoi riment donc ces insinuations dignes de Don Basile dans Beaumarchais (je crois entendre en lisant ces pages le crissement des violons de l'orchestre de Rossini accompagnant *sul ponticello* l'air de la calomnie) ? Eh bien ! Ces livres sont des « symptômes ». Sans doute, mais de quoi ?

2) Ici s'opère le rapprochement avec le titre et surtout la quatrième de couverture, bien troublants pour le lecteur et embarrassants pour les auteurs : si le texte ne fait pas le terroriste, « les terroristes disent toujours ce qu'ils vont faire » et « hier, un lecteur attentif *aurait pu prévoir* quelles idées déboucheraient sur quelles violences » (souligné par moi). Bigre ! Que ce conditionnel futur antérieur est téméraire et sent son « consultant » et son « blogger » ! Nous savons bien pourtant combien il est dangereux d'étudier un processus qui a eu lieu à partir de ce que nous savons qui s'est passé ensuite<sup>11</sup>. *A fortiori*, la prévision fondée sur les « leçons de l'histoire » peut être sans valeur car celle-ci ne se répète pas (Marc Bloch nous avait mis en garde contre ces fausses leçons dès les années 1930), à moins que la recherche n'ait établi la permanence relative d'un processus suffisamment formalisé pour permettre des prévisions conditionnelles, et les économistes ont appris récemment à leurs dépens que malgré leur avance formelle ils avaient encore pas mal de chemin à faire en ce domaine. Dans un passage étourdissant (pp. 267-269), les auteurs énumèrent avec virtuosité tout ce que l'on doit se rappeler si l'on veut bien raisonner : le terrorisme objet du livre a fait beaucoup moins de victimes que d'autres terrorismes, l'histoire ne bégaie pas, il ne faut pas confondre futurologie et criminologie, ni contestation violente et terrorisme, on ne peut juger du jeu des facteurs

---

<sup>11</sup> Sur la nécessité d'éviter le paralogisme « *post hoc, propter hoc* » (d'ailleurs plus facile à énoncer sous la forme « 1 est la cause de 2 »), que les auteurs semblent pourtant récuser en général, ainsi que le risque de la répétition à l'identique de processus historiques, voir M. Dobry, « Situational analysis : some proposals for a non-Popperian programme », in M. Cherkaoui et G. Hamilton (eds), *Raymond Boudon. A Life in Sociology*, Oxford, Bardwell, vol. 3, 2009, ainsi que M. Dobry, *Sociologie des crises politiques*, 2<sup>e</sup> édition (avec une longue nouvelle préface), Paris, Presses de Sciences Po, 2009. On a d'ailleurs remarqué que Weber n'avait proposé aucune systématisation des deux concepts de « legs » et de « conditions antécédentes ». Les traductions des concepts allemands désignant les « conditions antécédentes » (*Voraussetzung*), les « précédents » (*Vorbedingung*) ou les « précurseurs » (*Vorläufer*) par « conditions préalables », « réquisits » ou « prérequis » sont impropres puisqu'elles supposent un lien de cause à effet et une détermination en éludant la part de la contingence (S. Kalberg, *La Sociologie historique comparative de Max Weber*, Paris, La Découverte, 2002, pp. 206-248, notamment p. 216, note 31). Je dois ce repérage à J.-F. Bayart, *Les Etudes postcoloniales. Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010, p. 90, note 157. Est-il besoin d'ajouter que la référence à Weber est de moi et non de nos auteurs qui semblent s'en soucier comme d'une guigne ?

conduisant au passage au terrorisme qu'*a posteriori*). Mais, en ce cas, pourquoi ces oracles solennels dont on donnera plus bas des exemples et qui semblent plus flatter les passions que servir la raison ? On a l'impression que ces quelques pages sont des dénégations de forme analogues à celles de l'homme pris de boisson affirmant qu'il est à jeun et parfaitement lucide. Mais ne sautons pas aux conclusions prématurées.

En somme, les auteurs nous invitent à « ouvrir l'œil ». Sain exercice, surtout si cela nous (et les) incite aussi à ouvrir l'œil sur eux-mêmes, mais avec quelles lentilles ? Car l'un des effets de cette vigilance peut être aussi de nous mettre aux aguets contre des moulins à vent et de nous faire crier au loup quand le loup n'y est pas, et l'on sait comment l'histoire se termine. Une vigilance sécuritaire née de la lecture de textes peut ne pas apporter la sécurité mais son contraire : l'insécurité vis-à-vis du terrorisme ne décroît pas et s'y ajoutent l'insécurité psychologique et l'insécurité produite par l'Etat et les *vigilantes* (« La censure, non ! La surveillance, oui ! »). Bien entendu, cela ne signifie nullement, comme prétend nous le faire croire une version enfantine de la « construction discursive de la réalité », qu'il suffise d'en parler autrement, en d'autres termes de fermer les yeux et de « déclarer la paix au monde », pour que l'insécurité s'évanouisse. C'est donc bien, au-delà de ces arguments conséquentialistes (« on juge un arbre à ses fruits »... pourris même si la majorité des autres est saine) par lesquels, notent justement les auteurs, « les accusations se renvoient les unes aux autres en spirale » (p. 290), qu'il faut se préoccuper de nos instruments de vision pour échapper au cercle vicieux né de la formule « les terroristes disent toujours ce qu'ils vont faire ». En ce cas, en effet, il faut postuler un « terrorisme-avant-le-texte » (puisqu'il le produit), ce qui contredit la thèse de la force des idées, et du coup ne conduirait à inclure dans le corpus que des textes intentionnels de « terroristes patentés » et exclurait pas mal des textes cités, tels ceux de Potere Operaio qui n'a pas moins de dix occurrences dans l'index, et dont pourtant le discours, à en juger par les extraits reproduits, ne semble pas porter en lui le terrorisme comme « le capitalisme porte en lui la guerre [et] la nuée l'orage », pour citer la formule de Jaurès (celui-ci au moins parlait d'un mode de production et pas de son « discours »). De même, *L'Appel* de 2003, avec sa désignation de l'ennemi, le « libéralisme existentiel », son invitation à abandonner « la conception classique de la politique » et sa dépréciation de « l'activiste », l'avalanche de lectures « savantes » qu'il suppose (Nietzsche, Foucault, Debord, Negri), est plus « un appel aux “sécessions” et à la micro-expérimentation de nouveaux modes de vie qu'un brûlot pour poseurs de bombes au sens classique » (p. 285. Que signifient au juste ces trois derniers mots destinés à distendre le « sens » de « poseurs de bombes » ?). Il ne reste plus qu'à hasarder la thèse d'une prédisposition ou d'un inconscient terroristes, en somme d'une prédétermination dont la structure n'est pas très

éloignée des thèses qui voient dans les conditions objectives de déprivation la cause du terrorisme, thèse qui ne peut être prouvée, si elle est prouvable, que par des études de cas menées par des psychologues, cliniques et expérimentaux de préférence, car le même raisonnement, tenu dans le recueil d'Adorno, *The Authoritarian Personality* (pour les « autoritaires ») n'a pas convaincu, et les thèses d'Eric Fromm ou d'Eric Erikson n'échappent à la critique que par leur généralité descriptive pour le premier et la modestie de leur champ pour le second.

Les auteurs se ménagent donc une issue : considérer que si la thèse causale texte/attentat est fautive, « le raisonnement en sens inverse n'est pas faux » : pas d'attentat sans texte qui le justifie *ex ante* dans un processus multicausal probabiliste où jouent aussi « les phénomènes de groupe, l'identification à des acteurs symboliques, les projections fantasmatiques, l'enchaînement des actes, le désir de venger un camarade, les hasards, les structures stratégiques, [l'accès aux] moyens matériels » (p. 290. N'en jetez plus, la cour est pleine). Du coup, « les discours n'ont valeur que de symptôme ou de probabilité » (« ... de l'acte » rendrait la phrase plus claire). Il y a ici quelque parenté, éloignée et ignorée, avec l'une des interprétations possibles de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, par les « affinités » et non par la causalité (où elle a été prouvée fautive). L'ennui est que, faute des analyses détaillées que Weber produit, la thèse devient de plus en plus banale au fur et à mesure que l'on ajoute des variables, surtout si l'on ignore les travaux sur le « comportement collectif », la violence et les mobilisations (de Smelser à Oberschall, Gurr, Mc Adam, Tilly, Tarrow, Della Porta – seule citée dans la bibliographie –, Kriesi, Fillieule parmi d'autres). Pourquoi, dès lors, ne s'intéresser qu'aux textes ? Parce qu'ils sont comme des « pythies » (on est passé du « symptôme » à la « pythie », de la médecine à la grande littérature) que les responsables sont rarement prêts à écouter et à entendre, oubliant que « le principe de réalité gagne toujours, mais plus ou moins vite ». « César ! Prends garde aux ides de mars ! » L'oracle a parlé : « *Et nunc reges erudimini !* » « Ah ! Mais ! » « Prenez ga-arde ! (bis). La Dame blan-anche vou-ous regarde », comme ça se chante dans Boieldieu, ou plutôt « l'invisible est là ! » (pp. 286-288)<sup>12</sup>, car tout de même ces discours ont « valeur... de *probabilité* », et non de simple possibilité. Si l'on est plus optimiste ou réaliste, et charitable, on dira qu'une vision partielle vaut mieux qu'une cécité totale et qu'une « condition nécessaire mais pas suffisante » vaut mieux que pas de condition du tout. Mirabeau disait de Robespierre : « cet homme ira loin car il croit tout ce

---

<sup>12</sup> On oublie en général que seule une recherche scientifique rigoureuse permet de remplacer techniquement « le visible compliqué » par de « l'invisible simple », pour citer Gaston Bachelard. L'autre technique utilisée pour mettre en lumière l'invisible, grossir certains traits du visible et en gommer d'autres, requiert un talent quasi esthétique et une intégrité morale qui ne sont pas donnés à tout le monde.



qu'il dit » (le subtexte disait « cet homme est dangereux »...). Avec le recul, qui oserait nier qu'il aurait fallu prendre *Mein Kampf* et son auteur au sérieux sinon à sa parution du moins au début des années 1930, quand, comme par hasard, le futur chancelier commença à devenir « respectable », c'est-à-dire puissant ? Le risque est que ce genre de raisonnement peut faire voir des Hitler partout (Guy Mollet et Christian Pineau avaient bien cru l'entr'apercevoir en Nasser en 1956). Or, bien des textes produits ici comme documents probatoires n'ont pas la clarté cristalline de *Mein Kampf*, qui émane d'un individu singulier aux intentions identifiables car lui dit *vraiment* ce qu'il *veut* et va faire. Comme on l'a déjà noté, le choix du corpus n'est malheureusement ni clair ni justifié.

Tout bien pesé, le seul message à peu près clair du livre est une dénonciation biaisée de la dangerosité de textes dont on ne prétend pas qu'ils causent quoi que ce soit. La phrase suivante, placée vers la fin du livre, dit tout : « Au lieu de procéder des idées vers les pratiques, peut-être vaut-il mieux commencer par remonter depuis les pratiques violentes et illégales, examiner l'état de la “panoplie” disponible et utilisée, panoplie à laquelle certains pourraient décider d'ajouter le terrorisme » (p. 280, souligné par moi). Apparemment, on est dans le sociologisme durkheimien le plus classique (sauf que Durkheim « descendait » encore plus vers la division du travail avant de remonter aux idées tel un pêcheur de perles), rajeuni par la notion, elle-même ambiguë, de « répertoire d'action ». Seulement... notez le choix du terme « panoplie », qui évoque dans les dictionnaires soit un ensemble complet d'*instruments*, soit une « armure » ; c'est déjà bien inquiétant, mais si l'on rajoute l'insinuation que nous avons soulignée et qui est d'ailleurs contraire au sens ordinaire du terme « panoplie » qui est supposée complète, son prudent conditionnel (« pourraient ») se révèle aussi et d'abord une invitation au soupçon généralisé. Alors le nombre de gens « soupçonnables » devient considérable et surtout la charge de la preuve se renverse : « Coupat était dans les parages, or il *serait* l'auteur de *L'insurrection qui vient*. Bon dieu ! Mais c'est bien sûr ! Concluez » (« auteur » devient même superfétatoire, « lecteur » suffirait). Coupat, qui joue de façon inattendue un rôle si important dans le livre qu'il apparaît sur plusieurs pages (pp. 135-137) dans un chapitre où il n'a rien à faire chronologiquement, semble avoir contaminé les auteurs : ne dit-il pas, dans son entretien accordé par écrit au *Monde* du 25 mai 2009 (p. 136), que la définition du terrorisme, et du terroriste, ne peut être faite que par quelqu'un qui recherche au moins une miette de souveraineté car « est souverain dans ce monde, qui désigne le terroriste » ? Beauté et fascination du mariage scandaleux et contre-nature de Michel Foucault (le plus cité de ses livres aux Etats-Unis est titré *Power/Knowledge*) et de Carl Schmitt, véritable inspirateur de Giorgio Agamben dont les auteurs repèrent à juste titre la filiation descendante vers Coupat. La formule

« Schmitt-modifié-Agamben » est en effet : « Est souverain celui qui décide de et dans l'exception », et donc l'ordinaire politique doit être lu à partir de l'extraordinaire, c'est-à-dire l'extrême qui le révèle, et *donc* il n'y a aucune différence entre l'ordinaire et l'extrême. Cette position aberrante fait de tout jeu de langage à la fois le théâtre d'une lutte sans merci et de la victoire d'un souverain qui « liera » tous les autres (« toute langue est fasciste », disait Roland Barthes dans une des formules les plus roublardes de ce texte à multiples entrées qu'est sa leçon inaugurale au Collège de France) et qui soumet tout jeu de langage, scientifique, philosophique, esthétique ou moral, au jeu de langage qui les domine et les englobe tous, le langage politique de l'ami-ennemi, et de la survie du peuple contre l'ennemi qu'il ne peut pas ne pas avoir. Elle est évidemment donnée ici en exemple d'un langage « crypto-terroriste », Coupat devient un ennemi schmittien même s'il reste théoriquement un présumé innocent. L'ennui est qu'en procédant ainsi à ce saut par lequel un langage réduit l'autre à néant, les auteurs se prêtent eux-mêmes au soupçon de « recherche de souveraineté » que Coupat leur impute dans sa lutte nihiliste contre toute forme de gouvernement. Nous sommes dans la guerre réelle et non dans la guerre des idées scientifiques dont la spécificité, disait Popper, est qu'on y tue des idées et non des hommes. Et quand on est dans la guerre réelle, « tous les coups (“scientifiques”) sont permis ».

Finalement, on ne peut recommander la lecture de ce livre qu'avec l'avertissement d'usage accompagnant une publicité pour un whisky de qualité moyenne et de grande diffusion lancé par un fabricant de tord-boyaux : « Attention à l'abus d'alcool ! A consommer avec grande modération », en gardant la tête froide et l'esprit logique. Que les auteurs quittent un moment le CNAM, le CSFRS et l'IRIS et aillent faire un tour au Collège de France, plutôt du côté de Jon Elster que de celui du spectre de Roland Barthes, pour mieux s'informer sur le fonctionnement des mécanismes sociaux<sup>13</sup>.

Jean Leca

---

<sup>13</sup> En particulier J. Elster, *Alexis de Tocqueville. The First Social Scientist*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009. Cela dit, rien n'est jamais simple : Elster est un admirateur de Paul Veyne, qui est lui-même un admirateur de Roland Barthes.